

Vittorio Frigerio

Crovi, Luca. *Tutti i colori del giallo. Il giallo italiano da De Marchi a Scerbanenco a Camilleri*. Marsilio. Venezia, 2002. 364 p. (Toutes les couleurs du polar. Le roman policier italien de De Marchi à Scerbanenco à Camilleri.)

L'équivalent italien de la célèbre « Série noire » française est le « libro giallo » (roman jaune), qui doit son nom à la non moins célèbre série lancée par l'éditeur Mondadori en 1929. Ces livres se reconnaissent par une couverture d'un jaune brillant au milieu de laquelle un cercle entouré d'une ligne rouge sang encadre des illustrations volontiers tapageuses. Ce terme, rentré depuis dans l'usage, désigne en Italie, de façon oecuménique, toute la production romanesque de masse qui comprend le roman policier classique, les thrillers, les romans noirs proprement dits, et dans une certaine mesure aussi les histoires d'horreur.

Ce livre, signé par un praticien du domaine, car l'auteur est rédacteur dans la maison d'éditions Bonelli qui produit certaines des bandes dessinées les plus connues et les plus appréciées de la péninsule, mérite abondamment son titre. Difficile en effet de croire, face à la masse impressionnante d'érudition qui s'échappe irrésistiblement de ces pages, que l'auteur ait oublié la nuance la plus fugace de ce « jaune » qu'il prend plus de trois cent soixante pages pour évoquer et décrire dans les moindres détails.

L'approche de Crovi est en partie chronologique et en partie générique. L'auteur nous entraîne en effet dans un long parcours historique en commençant encore avant le commencement, dans ce *no man's land* de la fin du dix-neuvième siècle qui voit petit à petit les traits distinctifs du roman policier se dégager du magma du feuilleton, et continue jusqu'à l'époque contemporaine, avec l'inévitable Camilleri, le créateur du commissaire Montalbano, qui de sa Sicile natale a conquis les maisons d'édition de l'Europe entière. Parallèlement, il nous entretient également du destin du polar à la télévision et au cinéma, ainsi que dans la bande dessinée, disserte sur les illustrateurs des collections les plus connues (les grands Giove Toppi et Walter Molino entre autres), fait un crochet du côté des femmes écrivains qui ont su se créer une bonne place dans le marché ces quelques dernières années, et s'amuse à reconstituer l'histoire des imitations, des plagiat et des hommages dont a été victime en Italie le grand-père de tous les détectives, Sherlock Holmes. Sans oublier bien sûr un chapitre sur le roman policier historique (Umberto Eco, seul connu à l'étranger, n'est pas le seul à connaître) et des présentations assez approfondies des deux auteurs qui ont le plus influencé l'évolution et la réception du genre : Camilleri, justement, et avant lui Giorgio Scerbanenco.

L'aventure commence donc vers la fin des années 1880, avec la publication de ce *Cappello del prete* (*Le chapeau du curé*) de De Marchi. Un titre on ne peut plus orthodoxe – ou plutôt catholique – pour le « premier » polar italien, qui se ressent

encore des influences de la grande époque du roman-feuilleton français, de Sue, de Dumas, de Ponson, de Gaboriau, mais qui, comme Crovi nous le fait remarquer, n'est pas tant une tentative d'imitation qu'une réaction, une façon de montrer que les auteurs cisalpins peuvent faire autant et aussi bien que les maîtres français dont les oeuvres ont dominé jusqu'alors dans le monde de l'édition. Nous découvrons par la suite la grande époque des traductions et des adaptations des *dime novels* qui ont tant marqué les lecteurs du début du siècle : Nick Carter, Nat Pinkerton, et aussi Joe Petrosino, dont Crovi nous révèle que ses aventures – évidemment imaginaires – ont été présentées au public comme étant ses « mémoires » quinze jours à peine après sa mort ! Vient ensuite la saga des « Libri gialli Mondadori », à partir donc de 1929, et à travers elle un aperçu de la situation de la narrative de masse sous la dictature fasciste, qui voit d'un assez mauvais oeil la présence massive d'auteurs américains et anglais dans cette collection, et contribue en réaction au développement d'un peloton d'auteurs autochtones en imposant, dès 1931, un minimum de 15% d'oeuvres d'écrivains italiens. Ce premier âge de grand essor du polar connaîtra cependant un temps d'arrêt entre 1941 et 1947. Le Ministère pour la Culture Populaire montre en effet de n'apprécier guère la culture populaire, et la collection est éliminée par ordre supérieur, les romans policiers étant, on le sait, éminemment dangereux pour l'ordre et la morale. La revanche ne tardera cependant pas à venir, et l'après-guerre amènera une nouvelle floraison d'auteurs et un intérêt ravivé pour un genre qui fait désormais définitivement partie du panorama littéraire. Crovi mentionne dans ce contexte les contes de Soldati, un auteur important et multiforme dont l'oeuvre – en partie déjà oubliée ! – mériterait d'être revisitée. Il est vrai qu'il le fait surtout pour lui opposer, tout à fait justement d'ailleurs, le polyédrique Giorgio Scerbanenco, romancier presque aussi prolifique que les grands maîtres de la plume du dix-neuvième, qui est parvenu presque tout seul à faire passer la narration policière italienne des histoires de « maréchaux des carabinieri qui boivent du vin et jouent aux cartes » (en parlant à raison, il faut bien le dire, de Soldati) à la représentation d'une réalité bien autrement problématique : celle du côté obscur du miracle économique qui a permis au pays de laisser derrière lui les séquelles des destructions de la guerre.

Crovi n'oublie pas d'aborder la question toujours épineuse de la réception contemporaine du roman policier, rappelant très justement comment un grand nombre d'auteurs « littéraires » fort connus, et il suffit de mentionner Pirandello, Sciascia et Gadda, sont de fait extrêmement proches des formes et des méthodes du roman policier dans leur travail d'écriture. Il est vrai d'ailleurs que la distinction entre « haute » littérature et littérature populaire s'efface de plus en plus dans la pratique de l'édition en Italie, avec par exemple des éditeurs aussi incontestablement de qualité que le milanais Adelphi publiant bon nombre de romans de Georges Simenon, ou de jeunes maîtres d'une littérature à fortes teintes policières comme Giuseppe Ferrandino.

Débordant de noms, de rappels, de dates, de citations, de renvois, de jugements souvent rapides mais justes et généralement tout à fait équilibrés, le travail de Crovi représente, en plus d'un parcours incitant à la découverte ou à la redécouverte, une encyclopédie indispensable pour tous ceux qui veulent savoir ce qu'a signifié et ce que signifie le roman policier dans la culture italienne. Bien écrit, avec verve et dans un style précis qui va droit au but, ce livre est un outil de référence dont l'utilité incontestable ne parvient pas, heureusement pour nous, à faire oublier le simple plaisir de la lecture.

